

reusement, les écrivains du temps ne nous disent pas quelles étaient les formes des pierres auxquelles ces gens rendaient un culte, si c'étaient des *menhirs*, des *dolmens* ou des *grottes des fées*, s'ils les considéraient comme les emblèmes de quelque divinité innommée et inconnue, ou bien comme les monuments commémoratifs des ancêtres décédés, en l'honneur desquels ils allumaient des flambeaux et qu'ils essayaient de se rendre propices à l'aide de leurs offrandes. Ils ne nous disent pas non plus quelle était la forme de ce culte : cela les préoccupait peu et peut-être l'ignoraient-ils. Nous l'ignorons comme eux ; car, à l'exception d'un extrême respect pour leurs morts et, par suite, d'un culte des ancêtres mêlé à une étrange adoration des pierres, des arbres et des fontaines, nous ne savons pas en quoi consiste la religion de ce peuple grossier. Le témoignage que nous avons puisé dans ces décrets n'est donc pas aussi précis qu'on pourrait le désirer, et il ne nous permet pas d'affirmer que les monuments de pierres brutes dont nous cherchons l'âge et la destination furent ceux dont il est question dans les paragraphes précédents. Mais ce qu'il prouve, nous semble-t-il, c'est que jusqu'au XI^e siècle, le clergé chrétien engagea une lutte incessante contre le culte rendu à une classe de monuments en pierres brutes, culte auquel la population païenne resta attachée avec une ténacité remarquable, et dès lors que plusieurs, sinon la plupart de ces monuments, ont pu être érigés à cette époque. Cela est, dans tous les cas, infiniment plus clair et plus précis que tout ce qui a été allégué en faveur de leur antiquité préhistorique. Il ne suit pas nécessairement de là que tous aient été érigés pendant l'ère actuelle ; mais on ne saurait le nier, cet argument n'en est pas moins favorable à la thèse que nous nous proposons de développer dans cet ouvrage.

Du reste, si la plume a manqué d'assurance et de clarté dans son témoignage, la pioche a été à la fois féconde et précise. On peut dire sans exagération que les trois quarts des monuments mégalithiques, si l'on en exclue les tumulus, les neuf dixièmes, si on les y comprend, ont fourni à l'explorateur des dépôts funéraires et sont, par conséquent, des lieux de sépulture. Quant à l'autre dixième, il serait prématuré, au point où en est cette étude, de prétendre qu'il ne comprend également

que des tombeaux. Quelques-uns ont pu être des cénotaphes ou de simples monuments comme nous en élevons à nos grands hommes, sans que les corps y soient nécessairement déposés. Quelques pierres et quelques tumulus ont sans doute été érigés en souvenir d'événements quelconques, de même que quelques-uns de nos tertres artificiels ont certainement été des *mottes* où l'on s'assemblait pour juger ou délibérer. Il se peut aussi que certains cercles aient été à l'origine ou longtemps après leur construction des lieux de réunion, ou encore qu'ils aient été ce que nous appellerons les temples des morts plutôt que leurs tombeaux. Mais ce ne sont là que des exceptions. L'idée qui domine partout est celle d'un tombeau ; c'est elle qui, avec ses exceptions et la date de l'érection des monuments, fera l'objet de cette étude.

Jusqu'ici, ce ne sont, il est vrai, que des assertions, et nous ne demandons pas qu'on y voie autre chose. Elles se résument dans ces propositions que nous espérons démontrer dans les pages suivantes :

Premièrement, les monuments en pierres brutes dont nous nous occupons sont généralement des tombeaux, ou bien ils se rattachent directement ou indirectement aux rites funéraires ;

Secondement, ce ne sont pas des temples dans le sens ordinaire de ce mot ;

Enfin, ils furent généralement érigés par des races à moitié civilisées qui avaient été en contact avec les Romains, et la plupart peuvent être considérés comme appartenant aux dix premiers siècles de l'ère chrétienne.

Trois propositions d'un caractère aussi étendu doivent nécessairement reposer sur un genre de preuves de même nature. Ainsi, en ce qui concerne la destination de ces monuments, il suffira de montrer qu'un très-grand nombre de tumulus ont un titre incontestable à être considérés comme des tombeaux ; que la moitié des monuments en pierres ont certainement servi au même usage, et qu'il y a tout lieu de croire qu'il en a été de même de l'autre moitié. Cet argument a d'autant plus de force qu'il ne peut être prouvé qu'aucun monument de ce genre

ait jamais été érigé pour servir de temple ou pour un usage civil quelconque.

En ce qui concerne leur âge, la question n'est pas tout-à-fait aussi facile à résoudre. A part quelques-uns, comme ceux de Gorm et de Thyra, et deux ou trois autres que nous mentionnerons plus loin, il en est peu qui portent avec eux les preuves d'une date incontestable ; mais lorsque l'on tient compte de toutes les traditions, de toutes les analogies, de toutes les probabilités, il en résulte un ensemble de preuves vraiment irrésistible. La force de cet argument ne repose pas sur deux ou trois preuves, ni même sur une douzaine ; elle est basée sur une multitude de coïncidences qui, empruntées à un grand nombre d'exemples et réunies en un même corps, constituent un argument plus convaincant que ne le serait un témoignage direct. Aussi, pour l'apprécier, il faut l'envisager dans son ensemble ; ce serait lui enlever toute sa force que de prendre isolément chacun des faits sur lesquels il repose, fût-ce le principal.

Un point qu'il ne sera pas difficile d'établir, nous semble-t-il, c'est que tous les monuments mégalithiques forment un groupe continu s'étendant en séries ininterrompues du premier au dernier. Il n'y a point là d'hiatus ni d'intervalle quelconque, et comme il est prouvé que quelques-uns appartiennent au X^e siècle, toute la question est de savoir à quelle distance, en arrière, il est permis de reporter les autres. C'est à peine si l'on peut remonter de beaucoup au-delà de l'ère chrétienne. Cette date semble satisfaire entièrement toutes les conditions connues du problème, au moins en ce qui concerne les monuments de pierres. Il n'y a contre elle absolument aucun fait, si l'on en excepte le système danois des trois âges. Si ce système est rigoureusement établi, *cadit quæstio*, et il n'y a plus rien à dire sur ce sujet ; mais il ne semble pas précisément qu'il repose sur aucune base satisfaisante. Il n'y a certes aucune difficulté à accorder que les hommes aient fait usage d'instruments de pierre et d'os avant de connaître l'usage des métaux ; on peut même admettre qu'ils se soient servis du bronze avant de connaître l'art d'extraire le fer de son minerai. Mais ce que nous nions, c'est qu'ils aient abandonné

l'usage de ces instruments primitifs après l'introduction des métaux, et ce que nous prétendons, c'est qu'ils employèrent la pierre et l'os en même temps que le bronze et le fer jusqu'à une période très-récente. Il nous semble, en effet, que les habitants des rivages de la mer Baltique et de la mer du Nord restèrent tout-à-fait étrangers, pendant les premiers siècles de notre ère, à la civilisation qui avait son centre sur les bords et à l'est de la Méditerranée, et qu'ils furent aussi peu influencés par elle que les habitants des îles de l'Océan-Pacifique et de l'Amérique arctique l'étaient au siècle dernier par l'Europe. Il existe encore actuellement, dans les parties les plus reculées du monde, un âge de pierre et d'os modifié seulement par l'usage des instruments de métal qu'il est permis aux naturels de se procurer par voie d'échange ; or, tel paraît avoir été l'état du nord de l'Europe avant que, par suite de sa conversion au christianisme, la nouvelle civilisation eût pénétré parmi ses habitants.